

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

19^e ANNÉE.

N^o 8.

AOUT 1876.

Les Fluides.

12 octobre 1875. — Médium M... S...

Le temps vient, mon cher enfant, où il faut que la question si essentielle des fluides soit étudiée et que les hommes commencent à comprendre que c'est dans les fluides invisibles, impondérables, impalpables pour eux que résident les forces les plus puissantes, les plus variées ; en un mot, qu'ils sachent que c'est toujours l'invisible, le non apparent, le plus immatériel, qui domine le matériel.

Les hommes connaissent déjà l'électricité terrestre. Ils ont bien pu constater qu'elle est une puissance illimitée ; et cependant cette électricité, ce fluide est encore bien grossier comparé aux fluides dont je te parle.

Par l'étude du magnétisme animal vous êtes déjà arrivés à reconnaître l'existence dans l'homme de certains fluides, qui, dirigés par la volonté, produisent des effets très-divers et très-opposés. Et dans ce moment, sans chercher de suite à analyser la nature exacte du fluide qu'un magnétiseur lance et distribue sur son malade, il est certain néanmoins que quand il est parvenu à en guérir plusieurs par son action, il a fait produire à son fluide des effets différents. Le même fluide marche à sa volonté, et des maladies très-dissemblables étant guéries par l'action de ce fluide, il en résulte que c'est la volonté de l'homme, du magnétiseur, qui a changé la manière d'être, la manière d'agir du fluide. C'est là, dans ce simple phénomène, que les hommes connaissent déjà, que se trouve l'explication, la clef de tous les phénomènes que la volonté de l'homme et la volonté des Esprits peuvent produire. Mais il faut que cette volonté soit ferme, sans hésitation aucune. Il faut qu'elle s'exerce avec une foi complète dans le résultat, dans sa puissance irrésistible, pour que le but désiré soit atteint. Voilà pourquoi Jésus disait à ses

apôtres : Si vous aviez seulement un grain de foi, vous souleveriez les montagnes.

L'espace infini est le grand réceptacle des fluides. Tous y existent, ou en partie, préparés, ou tout au moins en germe. Le fluide universel, dans lequel tout ce qui existe est plongé, est la source intarissable de tout. C'est là où la volonté agissante va puiser à pleines mains ce qu'elle veut. Ce fluide se transforme instantanément, s'accumule et se condense autour de l'être pensant qui l'appelle pour réaliser à sa volonté les effets qu'il désire. Plus la volonté est forte, plus le désir est pur, et plus l'appel est énergique. Si l'homme n'est pas assez fort par lui-même, nous venons à son secours, et nous appelons avec lui et pour lui les fluides qui lui sont nécessaires. Ainsi la volonté de l'homme va puiser dans la source infinie, dans l'éther même le plus subtil et le plus pur. Cet éther, ce fluide, se transforme et prend les qualités voulues, même à l'insu de celui qui l'attire, et ensuite la volonté du même homme le projette même à distance, sur la personne qu'il veut soulager et guérir. Si l'homme seul n'est pas assez fort, s'il faiblit et a besoin d'être aidé, nous sommes là pour le soutenir et décupler sa foi et sa force.

Le magnétiseur magnétise ; mais le fluide qu'il appelle n'est pas tout prêt. C'est sa volonté qui doit l'élaborer, — nous lui aidons ; quand vous serez complètement forts et croyants, vous pourrez à vous seuls et en implorant la grâce divine, appeler à vous tous les fluides dont vous aurez besoin pour faire le bien. — Dieu tout-puissant et tout bon est le maître de l'univers. L'homme est, tout aussi bien que les Esprits, un des éléments d'action qu'il emploie pour accomplir ses vues dans la nature. Et si vous ne savez pas encore tout ce que ce bon Père vous a donné de puissance, c'est uniquement parce qu'au lieu de tourner vos regards vers lui, vous les avez trop longtemps concentrés sur la boue de votre terre.

Sans doute l'homme, Esprit incarné, n'a pas la force de l'Esprit désincarné ; mais à mesure que les hommes se dématérialiseront, à mesure qu'ils deviendront pleins de volonté et de foi, vous verrez revenir ce temps où de simples mortels pourront, comme les apôtres du Christ, guérir une maladie par la seule imposition des mains.

Lorsque vous voulez guérir un malade, il est donc essentiel que votre volonté demeure fixe, constante. Il faut que vous desiriez guérir le malade, — que les fluides appelés soient de la nature utile pour le cas qui se présente ; et qu'ils aillent au lieu où se trouve le mal, produire l'effet recherché, c'est-à-dire qu'ils soulagent, fortifient et guérissent le malade. Eh bien ! tout cela c'est votre volonté qui le fera, en puisant le fluide dans l'espace ; en le produisant

même par la transformation de l'Ether, du fluide universel, et en lui commandant d'aller à la place utile produire le résultat désiré.

L'exercice du bien attire autour de ceux qui le pratiquent des fluides bons et purs, qui se renouvellent et se purifient de plus en plus; et c'est bien le cas de dire qu'il en reste encore sur l'homme quand il en a appelé pour soulager son prochain. Ainsi son périsprit s'épure et devient encore plus puissant pour en appeler ultérieurement.

Travaillez donc à vous améliorer, à faire le bien, à guérir tant en magnétisant qu'en priant; car la prière est encore un moyen de diriger les fluides. Nous vous y aidons; mais quand votre volonté est forte, ferme, sans aucune hésitation, elle peut encore à elle seule, à de grandes distances, produire des effets de soulagement et de guérison sur la terre; car de même que votre volonté a pu attirer à vous de l'espace, les fluides purs, de même vous pouvez ensuite les projeter au loin, sur les malades pour qui vous priez.

Jusqu'à présent le magnétisme étend ses mains, les promène devant le corps du malade; mais cela n'est pas absolument nécessaire; et cela n'aura qu'un temps. Cela ne sera plus utile quand vous aurez appris et que vous serez arrivés à vérifier ce fait: c'est qu'il suffit de la volonté pour que le fluide soit dirigé sur le lieu où l'homme veut le diriger; même ce lieu serait-il pour le moment hors de la connaissance de l'opérateur, il suffit qu'il sache que le lieu et le malade existent, pour que le fluide aille le secourir. Il en est ainsi, en effet, comme de l'appel de la prière, qui va nous trouver partout où nous sommes.

L'homme avec une puissance limitée, gênée par son état d'incarné, participe de la puissance donnée par la bonté divine aux Esprits dématérialisés. Son pouvoir est moins étendu; mais il est de même nature. Pendant que les Esprits peuvent dans l'espace produire par le seul fait de leur volonté, de leur pensée, des créations fluidiques très-étendues, variant en un clin d'œil, l'homme de son côté peut créer. Nous entendons toutefois par ce mot, créer, transformer ce qui existe; car en valeur absolue le mot créer ne peut s'appliquer qu'à la toute-puissance divine. Mais la volonté humaine peut cependant puiser dans l'Ether, dans la matière cosmique Ethérée, dans le fluide universel, les éléments primitifs, et les transformer pour produire une multitude de transformations et d'actions dont vous n'avez pas encore l'idée.

C'est dans ce réceptacle infini, inépuisable que nous allons chercher par notre pensée le fluide avec lequel nous produisons un effet. Pour nous il nous faut un médium quand il s'agit de produire un effet sur la terre pour les hommes. Mais lorsque les hommes seront parvenus à un degré de volonté, de foi, d'épuration suffisant, ils

auront à cet égard une puissance aussi grande que nous ; car, eux n'ayant plus besoin de médium, leur appel produira de suite un résultat assez puissant pour qu'ils puissent obtenir des guérisons non-seulement difficiles, mais même fort rapides. Voilà ce qui déjà peut vous expliquer comment des hommes pleins de volonté et de bonne intention de guérir ont pu, quoique tout à fait étrangers au spiritisme, quoiqu'ils n'invoquassent pas le secours des Esprits, produire de puissants effets de magnétisation, et des guérisons inespérées.

Par ce qui vous a déjà été expliqué, vous savez que les Esprits doivent combiner leur fluide avec celui de l'homme, avec du fluide animalisé, pour pouvoir exercer une action matérielle sur la matière. Mais si l'homme attire du fluide lui-même dans l'espace, ce fluide se combine parfaitement avec le sien, qui est animalisé, et dès lors l'effet désiré peut être obtenu. La seule condition indispensable, tout à fait nécessaire pour réussir, c'est d'avoir une foi complète, franche d'hésitation d'aucune espèce.

Je ne prétends pas dire cependant que l'homme peut, dans l'état actuel, produire ainsi toute sorte d'effets, non, — la matière, l'incarnation, et son degré actuel s'y opposent. Mais entre tous les effets possibles celui qui peut être obtenu le plus généralement, c'est le soulagement, la guérison d'un malade. Et c'est dans ce sens que l'apôtre a pu dire : Visitez les malades ; — imposez-leur vos mains ; — priez pour eux et ils seront guéris.

En ce qui regarde les autres effets possibles, les hommes sont beaucoup plus inégalement partagés ; et cela devait être ainsi ; car, ne pouvant arriver à un degré utile, ou remarquable dans tous les genres à la fois, l'homme ne pouvait alors qu'être plus ou moins fortement doué dans un genre ou dans l'autre. C'est là ce qui pour le moment présente la différence des médiums et des hommes entre eux. Mais aussi le genre qui à vrai dire appartient à tous, quoique à des degrés différents de puissance, c'est la médiumnité guérissante. Les hommes ont encore besoin de notre concours, même pour ce genre ; mais le temps approche où la foi leur suffira pour qu'ils puissent guérir par leur seule volonté. Peu à peu, en effet, la connaissance, la foi, et par suite la force de volonté vont se développer, et la puissance de l'homme va suivre le progrès de la foi. Tel médium, qui obtient dès ce moment certains effets de guérison, sera fort étonné de voir qu'il arrivera à guérir les cas analogues dans un temps bien plus court ; et ainsi, peu à peu, il acquerra la force nécessaire pour arriver à guérir d'abord très-vite, et enfin instantanément, sinon toutes les maladies, au moins les maladies légères qui n'affectent pas trop profondément les organes essentiels.

Les apôtres guérissaient instantanément; mais ils avaient aussi une foi que rien ne pouvait affaiblir. Elle était puissante, et leur désir de soulager, de guérir les malades, était irrésistible. Cette foi, ils ne l'avaient pas eue complète d'abord; ils avaient échoué dans plusieurs cas; mais enfin ils l'avaient acquise, et ils étaient arrivés à obtenir le résultat si instantanément, qu'alors, surtout, leurs guérisons furent appelées des miracles.

On dit dans le monde : *Le temps des miracles est passé*; non, c'est la foi qui a faibli; c'est l'ignorance, c'est le mauvais vouloir qui ont envahi le monde. Chassez le mauvais vouloir, l'égoïsme, l'ignorance; ayez une foi puissante, irrésistible, et vous ferez des miracles, pour employer le mot vulgaire. Ne vous arrêtez pas par timidité, par crainte d'être indignes de produire d'aussi admirables choses; n'oubliez pas que Dieu seconde toutes les bonnes volontés. Ayez la charité, la volonté de faire du bien, d'instruire les ignorants, de rendre visibles aux yeux de tous les vérités de l'Évangile et du spiritisme que le Christ et les apôtres ont professé sur la terre, et alors, comme les apôtres eux-mêmes, vous ferez des choses qui seront regardées comme des miracles.

— Tu peux envoyer cette dictée à Paris. On l'y contrôlera et elle servira en quelque sorte de cadre pour entrer dans une étude complète.

Esprit, signé : MALZAC MARC.

Nota. — Il nous est adressé de divers départements et même de l'étranger des communications spirites qui nous paraissent importantes. Nous recevrons toujours avec satisfaction et reconnaissance les travaux que les adeptes du Spiritisme voudront bien nous envoyer. Le comité de lecture décide de la publication de ces écrits lorsqu'ils sont reconnus utiles à la propagation de la doctrine. Si les instructions des Esprits, souvent personnelles, ont pour effet d'améliorer ceux qui les reçoivent, ils peuvent certainement produire le même résultat pour ceux qui les lisent.

CORRESPONDANCE ET VARIÉTÉS.

Un ouvrier à un jeune docteur.

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME ET LE MAGNÉTISME.

(Troisième lettre. — Voir la Revue de juin 1876, page 199.)

Que dis-je? Ce n'est pas seulement le monde matériel qui se simplifie et grandit à vos yeux, en même temps qu'il se rend concevable

à votre entendement ; le monde psychologique, plus merveilleux, plus inexplicable encore, laisse pénétrer ses mystères. Le magnétisme, force unique, qui, sous les noms de gravitation pour les globes, d'attraction pour les végétaux, de cohésion pour les corps, dirige l'universalité des choses et produit tous les phénomènes naturels, produit encore les phénomènes psychologiques. Etonnant rapport ! corrélation frappante ! l'antagonisme de l'Esprit et de la Matière est donc plus apparent que réel ! Lumineuse vérité dont la philosophie s'éclaire ! et qui ralliera bientôt spiritualistes et matérialistes en faisant cesser l'erreur qui attribue aux deux modes de l'être, l'Esprit et la Matière, des qualités tellement contraires, tellement inconciliables, qu'aucun point de contact ne semble pouvoir les relier.

Vous avez lu, me dites-vous, un grand nombre de livres traitant du magnétisme ; dans la plupart, vous avez trouvé une étude intéressante au point de vue thérapeutique, et quelques praticiens vous ont montré des résultats dignes d'admiration ; mais vous n'avez recueilli sur la partie purement psychologique — notamment sur le somnambulisme — que des appréciations vagues et souvent contradictoires. En voici la cause : c'est que ces sortes de phénomènes se rattachant aux phénomènes spirites, demeurent inexplicables pour le grand nombre des magnétiseurs qui ignorent ce rapport, et ne voient qu'un côté de la question.

A ce sujet, vous me marquez votre surprise de trouver parmi les spirites si peu de magnétiseurs. Je déplore avec vous cette indifférence, d'autant plus inconcevable que les spirites ont chaque jour sous les yeux, par la médiumnité, l'exemple d'un magnétisme supérieur : celui d'un Esprit agissant fluidiquement sur un incarné. Devant des faits incontestables, qu'ils admettent d'autant plus volontiers qu'ils sont à même de les raisonner, ils demeurent satisfaits... et inactifs, sans songer qu'ils pourraient, eux aussi, obtenir des résultats d'une importance capitale au point de vue de leur doctrine. Ainsi, tandis que le cercle de leurs études les ramène sans cesse à proclamer le magnétisme, ils semblent ignorer que la puissante faculté reconnue par eux est un moyen de progression qu'ils n'ont pas le droit de laisser stérile.

Peut-être cette indifférence qui nous a frappé est due à l'idée fautive qu'on a généralement de la puissance magnétique : on croit qu'elle est un privilège organique, et l'on doute trop de soi-même pour s'engager dans des expériences. Cette erreur s'évanouit aisément si l'on veut réfléchir que le fluide magnétique hominal étant l'essence même de la vie, tous nous le possédons, en quantité plus ou moins grande en effet ; mais enfin tous nous pouvons le dispen-

ser. Non, il n'y a, pour exercer le magnétisme, ni privilège organique dont le petit nombre seul serait doué, ni études pénibles à faire. Le magnétisme, c'est la charité et c'est la foi : la charité inspire, la foi agit. Dès qu'on aspire à soulager ceux qui souffrent, dès qu'on a l'amour des hommes, on *sait vouloir*, par conséquent on sait magnétiser, puisque le magnétisme n'opère que par la volonté.

Vous désirez que je vous entretienne de cette science méconnue. Je vous ferai part bien volontiers des remarques que j'ai faites. — Je ne vous parlerai toutefois que du magnétisme spirite appliqué à la thérapeutique et au somnambulisme, car c'est là le côté pratique qui doit nous occuper quant à présent. Les résultats en sont immenses, puisqu'ils se rattachent directement au soulagement des souffrances humaines : comme tel, le magnétisme doit occuper les Esprits et les Consciences, car il est un progrès et il est un bienfait.

Pour comprendre l'action du magnétisme dans les cas pathologiques, il faut remonter à la cause première de toute maladie ; pour réparer l'organisme, il faut se rendre compte des ressorts qui le font agir ; enfin pour concevoir les phénomènes de la vie, il faut savoir quel est le moteur de la vie.

La médecine voit le fait, mais le fait brutal. Elle ne peut remonter aux causes, parce qu'elle ne juge que d'après des inductions qui sont toutes matérielles.

Or l'homme est-il seulement matière ? n'y a-t-il pas en lui l'être intellectuel et moral qui vit de passions intellectuelles et morales, dont l'influence est aussi réelle sur l'harmonie de son organisme que l'est celle de ses passions physiques elles-mêmes ? Et, sans même appuyer sur la réaction spirituelle, ne peut-on pas opposer à la médecine matérialiste l'action du principe qui donne à la matière ses qualités vitales ?

Voici un malade. La médecine constate les lésions organiques, examine les ravages que le mal a produits, conclut, d'après l'expérience, aux phases qui devront se succéder. Mais dans le traitement, elle ne procède que d'après les connaissances imparfaites acquises dans des siècles de tâtonnements, d'essais hasardés. Pourquoi ?

C'est qu'elle ne s'attaque pas à la cause, et s'obstine à ne la pas reconnaître ?

Ici, dit-elle, est la lésion. — Sans doute ; c'est l'effet ; mais... — La cause, reprend-elle, est dans un accident qui est venu détruire l'harmonie organique. — L'harmonie organique ! fort bien ! D'après cela il est évident que la cause première de la santé (et *vice*

versa la cause première de la maladie) réside dans l'action d'un agent qui régit les organes, qui produit l'harmonie organique ! Eh bien ! mais le problème est tout simplifié ; prenez-vous-en au principe de la vie. — Que dites-vous ! s'écrie la médecine scandalisée, il n'y a point de principe vital ! C'est le groupement de la matière qui produit la vie. — Mais quel principe opère le groupement de matière ? — La matière ! — Mais tout à l'heure, vous me disiez... — Je m'entends.

Et là-dessus l'infailible médecine, fière de s'entendre (dans le vrai, c'est un assez joli tour de force) s'enfonce plus avant dans le cercle vicieux qu'elle parcourt depuis l'origine des diplômes.

Quant au malade, s'il est atteint d'une de ces affections fantasques, capricieuses et malignes qui se jouent des prévisions des doctes praticiens, en mettant leur expérience aux abois, et qui désolent la médecine sous le nom de maladies nerveuses... s'il a entendu prononcer cet arrêt : « névrose », il peut s'en remettre, pour sa guérison, aux chances d'un heureux hasard !

J'ai quelquefois abordé ce sujet avec certains docteurs qui, en leur qualité d'élus de la Faculté, se croient obligés de nier absolument le magnétisme. — Lorsque, à leur négation radicale, j'opposais des faits plus concluants que le raisonnement, lorsque je leur citais nombre de malades qui, après avoir inutilement subi de longs traitements et s'être enfin entendu condamner par la médecine, ont obtenu leur guérison au bout de quelques mois de magnétisations, ils s'écriaient : — Mais vous me parlez là de maladies nerveuses ! affections qui sortent de toute règle et déjouent l'expérience, maladies inconcevables qui parfois semblent n'avoir attendu pour céder que le départ du médecin ; vous venez après nous, et le hasard peut vous servir ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Rien de plus que le pèlerinage de Lourdes, qui, lui aussi, peut coïncider avec une guérison de ce genre. — Permettez, docteur ; mais dans ce cas, il faut avouer que le hasard aurait une grande prédilection pour les magnétiseurs ; car les guérisons sont assez nombreuses, assez remarquables pour s'imposer avec une certaine autorité ; quand le hasard est si obstiné, on doit lui demander des comptes, et lui donner un autre nom. — Mon Dieu, ces résultats que vous entourez de prestige sont relativement insignifiants et de nulle portée : car, enfin, pour une cure obtenue et dont vous faites grand bruit, combien subissez-vous d'échecs que vous taisez prudemment ? — Ah ! docteur, je vous arrête ! quel reproche est-ce là ? L'argument que vous tournez contre nous, vous le connaissez trop bien pour en avoir été frappé de tout temps en prose et en vers :
« On guérit, c'est votre art ; on meurt, c'est la nature !

Croyez-moi, ne nous lancez pas cette balle-là, car elle revient sur vous d'elle-même par la force de l'habitude. — Permettez-moi de ne pas considérer votre réplique comme une réponse; vous ne sauriez renier une parenté évidente : vos miracles profanes sont frères des miracles sacrés, ils ont une même mère : la superstition. — Tout à l'heure vous attaquiez et je ripostai; maintenant vous discutez et je réponds. Il y a cette différence entre la science et la religion que la dernière croit à une puissance supérieure qui, par sa seule volonté, modifie toutes les lois naturelles; du reste, elle ne démontre pas, elle prononce; tandis que la science, s'appuyant sur l'observation, sur l'étude approfondie de la nature, n'agit que d'après ses découvertes. C'est ainsi que la médecine a pour guide la physiologie et la chimie : en les consultant toutes deux tour à tour, elle produit l'effet d'après la cause : du reste tous ses moyens s'expliquent se démontrent. D'après cette définition le magnétisme est une science; il a son système comme la médecine a le sien; il recherche les lois naturelles, il définit clairement son action dans les phénomènes vitaux; enfin il n'admet pas le miracle, encore en cela d'accord avec la science. J'irai plus loin, et démontrerai qu'où la médecine s'arrête hésitante, il comprend et agit. Tandis que vous bâtissez thèse sur thèse pour expliquer la folie restée pour vous inexplicable, tandis que vous condamnez les malheureux aliénés au supplice des douches qui les exaspère, au tourment de l'isolement qui les abêtit, le magnétisme agit sans violence et triomphe. — Eh! vous me citez précisément toutes les affections qui échappent à l'observation : elles ne peuvent rien prouver. — Pardon, elles échappent à votre observation, mais non à la nôtre; et c'est précisément parce qu'ici nous connaissons la cause que nous pouvons y remédier; mais, docteur, je vois que décidément vous nous abandonnez toutes les maladies nerveuses; j'en suis bien aise, car en y regardant d'un peu près quelle maladie n'a pas rapport aux nerfs? Prenez garde, docteur, ce que nous glanerons pourra bien amoindrir votre moisson; qu'en pensez-vous? — Je pense que si nous nous arrêtons à des questions aussi vagues, nous perdrons un temps précieux; cependant libre à vous de poursuivre vos expériences, quand les faits se seront multipliés nous les prendrons en main, jusque-là cherchez; mais trouvez bon que nous nous occupions de soins plus immédiats.

Cette conversation, bien souvent répétée, a montré que s'il y a contre le magnétisme un parti pris de routine, on peut pourtant espérer, à défaut de l'approbation du corps savant, sa neutralité attentive. Elle indique aussi le rôle obscur, pénible, sacrifié, et malgré tout enviable, réservé à nous tous magnétiseurs de la pre-

mière heure. — Oui, sachons-le, et qu'aucune illusion ne nous trompe à ce sujet, à nous les recherches laborieuses, les expériences pénibles, les labeurs incessants; à nous l'aride travail de défrichage; à nous les fatigues d'une étude constante, les luttes de l'opposition; mais aussi à nous la ferme espérance qu'un jour (quand? nous l'ignorons; mais, pour nous Spirites, l'avenir si éloigné qu'il soit n'en est pas moins à nous), qu'un jour dis-je, cette idée à laquelle nous nous dévouons rayonnera splendide pour l'avancement de l'humanité. — Oui, nous gardons précieusement la fortifiante pensée, qu'alors inconnus de tous, les propagateurs du spiritisme n'auront pas laissé l'ombre d'un nom, pas même un vague souvenir, leur persévérance patiente, infatigable et humble aura préparé la venue de la lumière de vérité vers laquelle les savants à venir iront chercher une auréole d'immortalité.

GEORGES COCHET.

Sur la théorie de la réincarnation.

RÉFUTATION DES ATTAQUES DIRIGÉES CONTRE ALLAN KARDEC ET SON ÉCOLE PAR UN CORRESPONDANT DU JOURNAL « THE SPIRITUALIST. »

M. le baron Holmfeld, dans un article publié par lui dans le *Spiritualist*, prétend que lui et tous ceux qui partagent ses opinions croient à l'immortalité de l'âme et à son individualité après la mort, tandis que les partisans de la réincarnation rejettent cette doctrine en tant qu'elle enseigne l'individualité pure et simple de chaque âme; et cela uniquement parce que ceux-ci admettent la possibilité et la probabilité d'une transmigration de l'essence immatérielle à travers une série d'enveloppes périssables.

Il est fort à supposer cependant que le réincarnationniste croit tout autant à l'existence individuelle de l'âme que le non-réincarnationniste, quoique ni l'un ni l'autre ne puissent fournir la plus minime preuve pour soutenir ou pour renverser cette thèse, si fortement débattue dans les deux écoles de Spirites et de spiritualistes. Or, à défaut de preuves, il est évident que l'opinion la plus favorablement reçue du plus grand nombre doit être, sinon admise, du moins tolérée : *Vox populi, vox Dei*. Réduire le chiffre des croyants à l'immortalité de l'âme, en excluant les réincarnationnistes, serait, de la part du baron Holmfeld, une très-grande imprudence pour ne pas en dire davantage.

Heureusement que de part et d'autre on croit fermement à cette

immortalité, et pourvu que le progrès s'accomplisse, pourvu que la lumière se fasse, pourquoi tant s'inquiéter au sujet de quelques détails qui ne sont pas, après tout, d'une importance vitale? Les Esprits qui enseignent si librement, si dogmatiquement des deux côtés, sont-ils toujours bien renseignés eux-mêmes? De quelle source tirent-ils des connaissances souvent si bornées, si exclusives? Ne font-ils pas, en bon nombre de cas, comme nous faisons nous-mêmes, c'est-à-dire ils croient à telle ou telle chose; donc, cela doit être.

N'en déplaise à M. Holmfeld, ceux qui admettent la pluralité des existences n'en ont pas moins foi dans *l'existence individuelle et non interrompue* de chaque être au travers des siècles de transmutation et de progrès à travers le temps et l'espace, à travers une série illimitée d'incarnations et de stages, soit sur notre planète, soit dans n'importe quel monde de l'univers. N'ont-ils pas toujours pensé, au contraire, que l'âme, une fois détachée de ses liens corporels, avait parfaitement conscience de ses évolutions passées; que pendant le sommeil du corps, et même intuitivement, à l'état de veille, cette faculté de réminiscence était l'apanage de certains êtres privilégiés, de ceux peut-être qui, possédant une enveloppe moins dense, peuvent plus facilement percer l'obscurité qui les environne. Chez les Indous, chez les Bouddhistes, cette lucidité est beaucoup plus développée, ce souvenir des existences antérieures a lieu plus fréquemment que parmi les Européens, et pourquoi? Parce que d'abord ils sont tous portés à croire à la transmigration des âmes, et ensuite parce qu'ils se contentent d'une nourriture beaucoup moins substantielle que celle dont nous nous croyons obligés de nous repaître. Bien souvent le physique domine le moral, l'être corporel tient l'être spirituel sous le joug: est-il donc étonnant que l'on éprouve parfois de la difficulté, de l'impossibilité, dirai-je, de faire entrer une idée spirite, ou même *spirituelle*, dans certains cerveaux, — de quelque façon que l'on veuille s'y prendre?

Les disciples d'Allan Kardec ne pensent pas du tout, comme le suppose M. Holmfeld, que l'âme puisse perdre son individualité en changeant de corps ou que chaque nouvelle existence doive nécessairement entraîner un soulagement nouveau et radical de l'être animique. Aucunement. Les idées, les connaissances antérieurement acquises restent, — à l'état latent ou autrement, peu importe, du moment où le progrès moral a lieu; c'est là le point essentiel. Ce n'est pas toujours l'homme dont le développement intellectuel a pris le plus d'accroissement qui se trouve au premier rang dans l'échelle des êtres.

Nous avons dit que les connaissances acquises dans un état antérieur de probation peuvent et doivent nous rester, que nous puissions ou non les manifester en dehors, que nous soyons ou non capables d'en tirer parti pendant *chaque* existence successive.

Dans la vie corporelle, le cerveau est notre unique véhicule de communication avec le monde extérieur, et nous commençons nécessairement par avoir un cerveau d'enfant. Or, avec un outil si frêle à notre disposition, comment pourrions-nous espérer d'agir promptement et utilement ? Combien d'années doivent s'écouler avant que cet organe soit assez fort pour s'assimiler les idées les plus élémentaires, les retenir, les combiner, les coordonner ? Pendant ce long et pénible apprentissage, serait-il étonnant que la mémoire du passé se trouvât *momentanément* annihilée ? que de nouvelles impressions pussent effacer les empreintes que l'âme avait préalablement reçues ? Mais l'instrument par lequel nous transmettons nos perceptions, et au moyen duquel nous recevons les influences du monde extérieur, — cet instrument seul est changé ; l'âme, la conscience, l'être pensant reste intact, ne subissant aucune autre modification que celle que la loi du progrès lui impose. Faudrait-il perdre son individualité pour la simple raison que l'on ait revêtu un nouvel habit ? Dirait-on qu'un homme abdique sa personnalité parce qu'il est un jour roi et l'autre jour prisonnier ? Quelle différence entre l'enfant et l'adulte ! entre l'homme d'un âge mûr et le vieillard ! Qui oserait cependant prétendre que l'individu n'est plus le même ? Que de fois, pendant le courant de la vie, notre enveloppe matérielle ne se trouve-t-elle pas renouvelée en totalité ? — et sans que notre idiosyncrasie se soit modifiée pour cela. On peut changer ses habitudes, on peut changer même ses opinions, et l'on reste *soi* malgré tout.

L'article du baron Holmfeld paraît tant soit peu obscur et ambigu à certains endroits. On dirait qu'il plaint très-fort ceux qui se font les apôtres de la réincarnation, parce qu'en agissant ainsi ils ne font autre chose que chercher à faire revivre une ancienne doctrine qui enseignait que les âmes devaient fatalement, ou monter dans une sphère plus élevée de progression, ou redescendre en s'incarnant dans des corps d'animaux. Cette doctrine est, selon lui, ancienne et *vraie* !! Croit-il donc à la métempsycose ? Les réincarnationnistes, eux, n'y croient pas !! Tous les livres d'Allan Kardec, depuis le premier jusqu'au dernier, l'attestent. Lui a toujours enseigné, et ses frères en croyance restent fermement persuadés que, — l'âme unique, individuelle et consciente doit s'élever sans cesse, passant par des milieux les plus divers, subissant des épreuves les plus variées, menant des existences les plus disparates,

rejetée mille fois dans la fournaise d'où elle doit sortir épurée et transformée, se taillant, se façonnant, se fabriquant des ailes légères jusqu'au jour où, purifiée de toute souillure, débarrassée de toute entrave, elle puisse s'enfuir, comme une blanche colombe, dans le sein du Créateur.

(Traduction de miss Henebry.)

DISSERTATIONS SPIRITES.

A l'éditeur de la « Revue spirite ».

ÉVOCATION D'UN HOMME DE SCIENCE ANGLAIS, MORT SCEPTIQUE.

Il y a un an que M. Guppy est mort. Il était bien connu à Londres ; homme très-intelligent, il s'occupait beaucoup de l'étude de la chimie. Il avait écrit un livre intitulé : « *Mary Jane* », dans lequel il prétendait expliquer, par la chimie, tous les phénomènes spirites qui se passaient autour de lui. Ayant épousé le médium célèbre qui porte son nom, il avait vu tant de manifestations extraordinaires qu'il avait dû modifier ses idées sur l'origine de ces phénomènes. Avant de mourir, je le trouvais bien moins matérialiste qu'à l'époque où j'avais fait sa connaissance. Les communications suivantes démontrent l'état actuel de son esprit.

D. — Sur la terre vous étiez un homme éloquent et bien capable d'expliquer un sujet dont vous aviez connaissance : racontez-moi, s'il vous plaît, quel est votre état actuel ?

*R. — Je pouvais m'exprimer facilement ; maintenant je suis dans les nuées de l'incertitude ; là, je vivais pour moi-même, ici, je ne suis rien à ceux qui m'entourent, et encore moins à moi-même ; je ne souffre pas, mais je ne suis pas heureux, parce que je ne suis rien. Sur terre, j'étais bien logé, habillé et nourri ; un bien-être matériel m'entourait, et mes habitudes, mes fantaisies étaient les lois qui gouvernaient ma vie privée. Quittant tout ceci, je me trouve sur les bords d'une vie froide et indifférente. *Que je m'explique* (1) : Au lieu d'être M. Guppy, je suis le dernier venu. Je ne veux pas dire que j'aie été mal reçu, parce qu'il y a toujours des Esprits bons et élevés prêts à recevoir et à encourager ceux qui viennent d'entrer dans la nouvelle existence ; cependant les affections, les besoins et les habitudes terrestres restent et deviennent les entraves à l'intelligence spirituelle, et les affections nouvelles*

(1) Expression dont il se servait continuellement de son vivant.

ne sont pas suffisamment appréciées. Une fois que les yeux sont détournés de la terre, on sent combien on n'est qu'un atome infime et combien ses fautes, ses vanités et son ignorance ont été grandes. Alors vous vous cachez avec empressement derrière ceux qui vous entourent, et avec quelle reconnaissance vous acceptez les mains tendues de vos nouveaux guides ! — Quand je vous dis que, chaque jour, chaque heure, paraît nous éloigner de la terre et de ses intérêts mesquins, vous comprendrez la différence entre les deux existences. Il faut qu'il y ait une sympathie et un désir d'être utile pour attirer une réponse de nous à vous, parce que je désire m'éloigner de la terre et m'affranchir de ses besoins. Si je n'avais pas une attraction de famille, un lien qui m'unit à elle, je ne me présenterais qu'à ceux qui, comme vous, avec l'aide de madame (1), m'appellez, pour résoudre des énigmes compliquées pour vous, il est vrai, mais qui sont aussi claires que le jour à ceux qui, comme moi, voient d'un point plus élevé.

D. — *Quelles sont vos occupations ; comment passez-vous votre temps ?*

R. — En regrettant à loisir les occasions mal employées ou perdues.

D. — *Il me semble que le meilleur repentir est d'agir ; il est inutile de regretter le passé ; la vraie chose à faire c'est de racheter cela en faisant mieux dorénavant ?*

R. — Ma foi, vous êtes étonnant ! croyez-vous que je sois tranquillement assis en pleurnichant, les mains sur les genoux ? Non, j'apprends à mesurer mon ignorance par les merveilles que je vois, et par celles plus grandes que je verrai, quand, comme un écolier, j'avancerai à une classe plus haute. N'est-ce pas un travail que de tâcher de sortir du cercle étroit de l'ignorance ?

D. — *N'avez-vous rien découvert au sujet de la réincarnation ?*

R. — Mon Dieu, je n'en sais pas plus long que vous. *Je ne suis pas encore hors de l'antichambre ;* croyez-moi, le rideau de la chambre de la science est trop épais et trop lourd pour que je puisse sitôt le relever.

D. — *Il y a cependant des personnes, sur la terre, qui croient connaître parfaitement cette question.*

R. — Ils en ont appris alors des Esprits qui ont été plus longtemps dans ce monde que moi, et qui ont franchi le seuil d'une connaissance plus élevée que celle que je possède ; néanmoins, il y a plus de sens dans la théorie de la réincarnation que dans l'ancienne crédulité qui parle du commencement et de la fin de

(1) C'est madame de Veh qui sert de médium.

l'homme, et qui se croit capable de savoir ce qu'il y aura après cette fin. Erreur complète, parce que ces gens-là se cramponnent aux traditions antiques dont l'âge est le seul titre. De telles antiquités, quand on en ôte la poussière, on ne trouve que des murs nus sans beauté ni poésie ! Je savais peu, assurément, quand j'étais parmi vous, mais on m'évitait comme libre penseur qui n'acceptait pas les vieilles croyances ; aujourd'hui, je n'ose pas affirmer positivement parce que *je reconnais mon ignorance* ; seulement je pense que vous ne comprenez pas la réincarnation, qu'on devrait plutôt appeler le *progrès*. Il vous sera, il me semble, difficile de faire accepter la doctrine si vous dites qu'il y a des personnes à présent sur la terre comme Jeanne d'Arc, etc., etc.

NOTA. — *Un soir la communication suivante fut donnée sans qu'aucune question fût posée : J'avais dit à la société présente que j'avais envoyé quelques communications de M. Guppy à un de ses amis qui m'avait répondu qu'elles n'avaient pas le cachet Guppy. J'avais dit aussi qu'on ne considérerait pas son portrait spirite comme ressemblant.*

R. — Qu'est-ce qu'il veut dire par le cachet Guppy ? Est-ce qu'il croit qu'à notre arrivée ici, nous ne voyons et ne sentons pas quels grands ignorants nous étions, tout en nous considérant comme très-intelligents ? En parlant ainsi, je ne veux pas dire que nous devenons savants et intelligents tout d'un coup, mais au moins nous sommes convaincus de notre complète ignorance. Quant au manque de ressemblance de ma figure avec ce qu'elle était, sachez que je viens avec une forme spiritualisée, essayant en même temps de conserver les traits dont j'idéalise l'expression. Et si vous remarquez bien, j'ai l'air plus jeune, ayant donné à mon image une apparence moins matérielle.

D. — *Avez-vous quelque chose à dire à A. M. ?*

R. — Dites-lui que notre passage à l'autre vie ne fait pas des *Imperator* de chacun de nous (1). Celui-ci a passé des siècles de progrès, tandis que moi je suis toujours Sam Guppy : le vieil homme se cramponne à moi ; quand je pourrai m'en débarrasser, je serai plus digne d'être écouté. A présent, ma conversation venant de si loin (quelque rapide que soit le moyen de la transmettre) paraît de la stupidité à Monsieur M. A.

D. — *Vous êtes-vous communiqué à Londres ?*

R. — Oui, je me suis montré à Bastian et Taylor. Eh bien, chers amis, me voilà fier de vous rencontrer tous. La bonne com-

(1) Esprit protecteur de ce monsieur donnant des communications d'une grande élévation qui sont publiées dans le *Spiritualist*, sous le titre de « *Spirit teachines* ».

pagnie m'est, et m'a toujours été un grand plaisir, quoique je me sois plu aussi parmi les gens plus bruyants et plus libres. Maintenant, M. de Veh, jasons un peu, je veux dire causons. Vous vous souvenez de moi, et moi aussi je me souviens parfaitement de vous ; c'est entendu ; vous vous rappelez donc de moi comme d'un individu assez brusque, et je me rappelle de vous comme d'un homme franc. Vous avez bien fait de défendre l'absent, et j'étais content que quelqu'un eût entendu la vérité. Maintenant je fais mon salut et je me retire de la scène de mon triomphe.

NOTA. — *L'Esprit fait ici allusion à ce que M. de Veh avait dit une fois devant M. Guppy, à sa femme, à propos de sa mauvaise langue, en parlant de miss Cook.*

D. — Je désire avoir des renseignements sur l'état des Esprits, pour que nous puissions en profiter pour nous préparer nous-mêmes pour cet état.

R. — Cher ami d'autrefois, et compagnon de mes moments heureux, j'entends ce que vous dites et je voudrais être digne d'être votre conseiller. Vous désirez pénétrer les voies inconnues, avoir le travail tout fait, ainsi que le moyen de diminuer les épreuves qui restent à subir ; mais au lieu d'être un maître, un instructeur, je me sens comme un petit écolier allant à la classe, et, si drôle que cela vous semblât, si vous pouviez me voir, je suis souvent avec la bouche et les yeux tout grands ouverts, essayant de comprendre les nouvelles vérités. Je me sens si petit et si insignifiant devant l'immense plan du savoir déroulé devant moi ! Quand j'étais dans votre sphère, j'avais parcouru les mers et les continents, mais, comparativement à ce que j'ai à voir et à visiter, ici, c'est comme un voyage de Londres à Greenwich (1). Vous appelez des manifestations spirites des merveilles, mais, comparées à celles que vous pourriez avoir, si vous étiez mieux préparés, ce n'est que de l'enfantillage. Demandez ce que vous voulez savoir ; mais n'oubliez pas que ce m'est aussi difficile d'expliquer, qu'à vous de comprendre.

D. — *Comment êtes-vous habillés ?*

R. — Des habits fluidiques, c'est tout ce qu'il nous faut. Quand vous entendez parler d'Esprits qui grelottent de froid, cela veut dire qu'ils sont liés aux influences terrestres. Ce n'est que ceux qui ont une mission à remplir qui matérialisent leurs vêtements suffisamment pour que vous puissiez les toucher.

D. — *Où trouvez-vous votre vêtement à votre arrivée dans le monde des Esprits ?*

(1) Ville située à 10 kilomètres de Londres.

R. — Grand niais ! Quand je dis fluide, nous sommes tout fluidiques. Aussitôt qu'on s'éveille et qu'on est devenu Esprit, on se trouve fluidiquement habillé ; mais il ne faut pas s'imaginer que c'est immédiatement après le départ de la terre qu'ait lieu ce réveil, et que l'on soit Esprit. Qu'il en est qui restent longtemps encore endormis, sans avoir connaissance de la foule splendide qui les entoure ! Ils ne dorment ni ne veillent ; leur état est celui de *chrysalide*, ni papillon ni chenille. Et même quand ils s'éveillent à leur nouvelle vie, ils refusent souvent d'accepter leur position parce que, n'étant pas préparés, leur vue spirituelle ne peut supporter la clarté du nouveau jour. Ils refusent ainsi de voir et de comprendre. Ils préféreraient l'obscurité complète parce que leurs âmes alors ne se trouveraient pas dans un pays étrange. O chers amis, heureux ceux qui entrent dans la nouvelle existence prêts à en supporter le mouvement et la clarté ! Selon que chacun profite ou néglige des circonstances qui lui sont données sur la terre, la période de son épreuve est raccourcie ou allongée. Kibosh ne progressa point dans le monde qu'il habitait ; aucune facilité ne fut donnée à son éducation morale ; aussi ces années, quoique vides de travail, ne seront pas comptées contre lui, tandis que Henry Morgan avait une position où les occasions d'avancer ne lui ont pas manqué et ses années mal employées seront comptées doubles contre lui. — Que Dieu le bénisse, car il travaille maintenant avec un cœur plein de repentir. Soyez bienveillant pour lui quand vous aurez le moyen de lui parler, car son état est vraiment triste. Ses yeux, sa mémoire sont tout ouverts au pénible passé, et souvent il a pu souhaiter qu'on lui permît, par charité, de boire les eaux du Léthé.

D. — *Croyez-vous que ce serait malveillant de ma part d'appeler l'attention sur un fait de lui et de ses déprédations, qui vient de paraître dans un numéro récent du MAGAZINE ?*

R. — Rien de ce que vous puissiez dire ou écrire de John King ne peut le faire autant souffrir que le seul souvenir qu'il a de son passé. Vraiment, la mémoire est un purgatoire où on voudrait bien que les messes catholiques fussent utiles ; car si la vue rétrospective d'une existence est une torture pour les meilleurs d'entre les hommes, pensez ce que doivent souffrir les criminels, et comme ils se tiendraient volontiers dans l'obscurité ou chercheraient le voisinage de la terre, dans l'espoir de se cacher, d'oublier et d'être oubliés ! Quand ils sont appelés par les bons gardiens, et encouragés à affronter la lumière, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus terrible et cependant de plus inéluctable. Vous autres, bonnes gens, quand vous parlez de la vie future, vous acceptez ou

vous refusez les théories de la vie spirite, comme n'étant pas naturelles, ou trop naturelles, parce que vous commencez tous (comme j'ai fait moi-même dans ma vaine et présomptueuse ignorance appelée « intelligence ») par l'idée erronée, qu'une fois dans une autre existence, tout est changé, que nous serons tous des anges avec de la draperie blanche, des ailes et des harpes, — ou de noirs démons avec des cornes et de longues queues. Quelle atroce calomnie de la justice divine ! Où seraient les pauvres sauvages ou l'homme passablement vertueux ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les légions d'anges parfaits seront bien en minorité. Non, mon cher ami, continue ton chemin tranquillement, en t'efforçant de faire tout le bien possible ; sois préparé à traverser le fleuve de la vie avec toute confiance dans l'amour, *le grand amour*, qui administre la justice tempérée de Merci, et crois que qui que ce soit, fût-ce le plus petit, ne sera jamais traité qu'avec la pitié ou la charité de Dieu !

Dans une séance suivante, avec le même médium, l'Esprit de M. Guppy reprend en ces termes :

R. — Je vous suis très-reconnaissant de la délicate attention que vous avez eue de me rappeler au souvenir de ceux, amis ou ennemis, que j'ai laissés derrière moi. J'espère que si j'ai dit quelque chose vraiment digne d'être retenu, ce ne sera pas perdu. Si nous savions, en effet, durant notre existence terrestre, combien un simple mot peut être quelquefois l'occasion d'un bien ou d'un mal commis, nous serions plus mesurés dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actions.

D. — *Qui règle la durée du temps qu'un Esprit nouvellement arrivé parmi vous est obligé d'attendre avant que d'être pleinement éveillé à la vie spirituelle ?*

R. — Tout dépend du degré de préparation. Beaucoup sont dans l'état requis, sans être sciemment Spirites. La vie intérieure, les convictions intimes les ont préparés à ouvrir les yeux ; dès l'abord donc, ils s'éveillent, se lèvent et sont déjà prêts à commencer leur tâche. D'autres, au contraire, y compris des philosophes, réputés très-intelligents parmi vous, arrivent dans un véritable état de torpeur qui ne se dissipe que très-lentement, et lorsqu'enfin ils sont pleinement éveillés, ils ne comprennent rien encore à ce qui les entoure, ils ont tout à oublier, tout à apprendre (l'oubli des erreurs étant plus difficile à effectuer que la connaissance des vérités) ; ils sont tout éblouis et voient que tels, qui sur terre, étaient comptés parmi les plus simples sont ici placés bien au-dessus d'eux.

D. — *Quel genre d'habitation occupez-vous ?*

R. — Est-ce une maison? Non, ce n'est pas le mot. Je suis là où sont les autres; c'est une sorte de salle, sans murs ni plafonds. Comment pourrai-je la dépeindre? Il n'y a ni limites, ni issues d'aucune sorte, ni base, ni sommet. Je ne puis exprimer ce que je veux dire : n'insistez donc pas.

NOTA. — *A propos de l'une des opinions professées sur certain sujet, par M. Guppy, de son vivant, celui-ci poursuit :*

R. — Je vous en prie, cher ami, oubliez mes absurdes idées du passé. Quand vous les rappelez, c'est comme si vous me donniez un coup de poignard, tant elles me mettent en face de mon ignorance. C'est dur, en effet, de sentir qu'on a longtemps passé pour un philosophe très-subtil, alors qu'on n'était qu'un maître fat. Maintenant, seulement, j'entrevois la vérité et je reste confondu à la pensée de ce qui me manque.

D. — *Pouvez-vous nous expliquer comment le médium peut transcrire votre pensée?*

R. — Par sympathie, j'imagine : ma pensée, quoique fluidique, fait impression assez durable dans le cerveau du médium, comme l'image d'un objet se fixe sur la plaque sensibilisée du photographe.

D. — *Pouvez-vous, cette fois, nous dire quelque chose sur la préexistence?*

R. — Pas encore. Je suis toujours empli de mes idées terrestres, j'espère bien les rejeter comme l'on fait d'un vieil habit qui ne va plus, finir le vieux *Sam* et commencer le jeune néophyte, apprendre enfin mon alphabet avant que de répondre.

D. — *Comment se fait-il que je n'aie pu encore communiquer avec d'autres amis également décédés?*

R. — Ainsi que je vous le disais tantôt, je suis éveillé, je commence à avoir conscience de ce qui m'entoure, je vous entends; vos amis, eux, sont peut-être encore assoupis, ils ne vous entendent pas. A moins qu'une autre raison aussi les empêche de vous répondre.

J.-H. GLEDSTANES.

Un écart du Spiritisme en Amérique.

Grâce à la liberté, plus passée encore dans les mœurs qu'édictee dans les lois qui règnent aux États-Unis, toutes les opinions honnêtes peuvent se donner carrière et chercher à se répandre.

Il en résulte sans doute un conflit, — tout moral, s'entend, —

assez disparate pour qui ne voit que la surface des choses, mais duquel, ainsi qu'en un creuset chargé et soumis à l'action du feu, les erreurs ou utopies, véritables gangues impures, disparaissent bientôt rejetées, pour ne laisser subsister que le produit cherché : la *vérité*, ou du moins ce qui s'en rapproche le plus : *l'alliance de la foi et de la raison*.

C'est ainsi que le Spiritisme, dès son apparition dans ces contrées, y a été accueilli comme une idée nouvelle, passible de discussion, sans doute, mais n'y a point été rejeté à priori, non plus qu'interprété, généralement, sous l'empire d'un préjugé quelconque.

Aussi de nombreux organes *pour et contre* se sont-ils créés ; et chaque jour, la phénoménalité comme la philosophie spirites y sont-elles gravement développées et discutées.

Nous n'avons pas trouvé, à compulsé ces documents, que la doctrine spirite, quelque *progressive* qu'elle soit par essence, ait jusqu'ici, du moins, fait d'inédits progrès aux États-Unis.

Nous savons que les études expérimentales y sont généralement plus suivies qu'en France notamment, et qu'indépendamment de l'application des divers genres de médiumnités définis par Allan Kardec, l'on y recherche surtout, avec succès, ainsi qu'en Angleterre du reste, l'obtention du phénomène plus récent et plus remarquable aussi de la *matérialisation*.

Mais le terrain philosophique, c'est-à-dire le capital, le fond même du Spiritisme, y est moins abordé, moins exploré et par suite moins connu.

Les œuvres du Maître viennent à peine, du reste, de faire leur apparition aux États-Unis.

Ces raisons expliquent pourquoi, dans le camp même des *spiritualistes*, comme ils s'appellent, des dissidences plus ou moins bizarres surgissent parfois, et prennent même quelque créance, jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent aux clartés plus grandes d'une lumière abondante.

Et comme ces dissidences involontaires, résultat inévitable de l'inexpérience, revêtent parfois le plus singulier caractère d'originalité dû à l'esprit particulier de la nation, nous avons cru intéressant d'en relever une encore existante à l'heure présente.

Il s'agit d'un honorable écrivain spiritualiste, le colonel Olcott, qui, confiant en ses seules forces, s'érige tout bonnement en redresseur du fond même de la doctrine spirite.

Le colonel Olcott prétend que tout se réduit à une sorte de jeu de forces élémentaires, utilisables mais inconscientes, et encore moins douées d'individualité, qu'il appelle " *l'occultisme* ".

Et la preuve, dit-il, en abonde partout, dans ce siècle comme

dans les précédents : voir les auteurs : Des Mousseaux (plusieurs volumes français); Voyage au Thibet du Père Hué et de Schlagentweit; Mémoires de Simon le Magicien (mentionné par Saint-Luc); Appollonius de Tyane; Traité de Pierre Manor sur la sorcellerie; celui d'Henry de Coulogne; la Vie des Pères du désert; les histoires de magie et de sorcellerie tirées du Mexique et de l'Amérique centrale par Brasseur de Bourbourg; l'occultisme des anciens Péruviens dans Prescott et Tscuddj; et les faits anciens du même genre dans Pausonias, Platon, Cicéron, Iamblichus, Tacite, Hérodote, Maneth, Sanchoniat; plus les Kabales de Syrie, d'Égypte et de Judée.

L'occultisme ne viendrait pas dérober au Spiritisme ses traits essentiels, ni lui enlever le mérite d'avoir prouvé l'immortalité de l'âme. Il nierait seulement qu'aucun esprit ait jamais pu exister, et n'affirmerait que la présence, parmi nous, de forces invisibles, très-puissantes parfois, mais constamment inconscientes ou à peu près inférieures d'essence, et tout au plus passibles d'être mises en action par nous. Sa philosophie, ajoute le colonel Olcott, ne serait pas en contradiction avec les découvertes de la science moderne : elle compléterait plutôt la démonstration de la loi de l'*Evolution*, en achevant d'édifier la chaîne des Êtres dont, jusqu'ici, il manquait un anneau.

Enfin son rôle, vis-à-vis du Spiritisme, serait de classer et d'expurger, et non de supprimer tout à fait; et ses résultats ne devraient point tarder à attirer l'attention et à être universellement admis.

Nous n'avons pas besoin de démontrer l'inanité d'un pareil système.

Le colonel Olcott puise ses principaux arguments dans la relation de faits d'ordre spirite, sans doute, mais datant d'époques où les plus simples notions, en cette matière, n'existaient pas; où, bien plus, la méthode d'investigation due à Bacon, et qui appliquée depuis à toutes les sciences, y compris la phénoménalité spirite, donne seule de l'autorité aux résultats obtenus, où cette méthode, disons-nous, n'était pas appliquée; et où, au lieu de classer les faits d'observation avant que d'essayer d'en tirer des conclusions, l'on tendait plutôt à ranger tous les phénomènes analogues, plus ou moins bien étudiés d'ailleurs, sous l'empire d'une même loi préconçue.

Il ne pouvait manquer, dès lors, d'être induit en erreur, quant à la théorie des faits; et ainsi en est-il advenu en France, dès l'origine, lorsqu'à l'exclusion de la méthode positive employée par Allan Kardec vénéré, d'autres chercheurs ont voulu, de la meilleure foi du monde, coordonner les manifestations dont ils étaient les propres témoins.

Quant à l'existence, en dehors des Esprits les plus inférieurs, d'éléments dynamiques déterminés, à sensations confuses, et à subordination possible, que le colonel Olcott prétend établir avec preuve à l'appui..., nous pensons qu'il est possible qu'elle se rattache à la question de l'intelligence et de l'individualité spirituelle plus ou moins déterminée, des êtres inférieurs à la création (animaux, végétaux); question encore à l'étude, et dont la solution précise couronnera quelque jour peut-être les recherches qui s'opèrent de ce côté.

Mais pour ce qui est des *données actuelles du Spiritisme* : elles seront évidemment, avec le temps, considérablement augmentées, tandis qu'il est peu probable qu'elles soient jamais infirmées.

D. A. C.

Les apparitions de l'autre monde.

Nos pères n'envisageaient pas la mort aussi sèchement que nous. Ils ne croyaient pas que toute âme séparée de son corps perdait entièrement la liberté de communiquer encore avec ceux qu'elle aimait. Les revenants, dont la philosophie du dernier siècle s'est tant moquée, quoiqu'elle en eût peur, ont été la croyance de tous les peuples; et il est impossible que, de tous les faits innombrables qu'on en raconte, quelques-uns n'aient pas été vrais. . . .

Aujourd'hui, les vérités qui sont au-dessus du regard matériel ont été froissées par tant d'émeutes, qu'elles sont beaucoup diminuées pour nous. Et si la bonté de Dieu n'avait pas laissé échapper quelques rayons des myères qu'il se réserve, si quelques lueurs du magnétisme et du monde des esprits qui occupent l'air autour de nous n'avaient pas embarrassé un peu ceux de nos savants qui se font un métier de ne pas croire, c'est à peine si nous oserions, malgré les autorités graves qui les appuient, représenter ici quelques apparitions d'âmes sorties de ce monde. Osons pourtant :

Un jour que saint Thomas d'Aquin priait à Naples dans l'église des Frères-Prêcheurs, le pieux frère romain, qu'il avait laissé à Paris, où il le remplaçait dans la chaire de théologie, apparut tout à coup auprès de lui. Thomas, le voyant, lui dit :

— Je suis bien aise de votre arrivée. Mais depuis quand êtes-vous ici? — Je suis maintenant hors de ce monde. Cependant il m'est permis de venir à vous. . . .

* * *

Marsilio Ficino, savant chanoine de Florence, qui était né en

1433, estimé pour ses vertus, sa science et son mérite, s'entretenait un jour avec un de ses disciples, qu'il aimait beaucoup, sur l'immortalité de l'âme.

Ce disciple était Michel Mercati, qui, troubié par quelques idées philosophiques, disputait avec le bon chanoine, de manière qu'ils ne s'entendaient pas. Alors ils convinrent, sous le bon plaisir de Dieu, que celui des deux qui mourrait le premier viendrait donner au survivant des nouvelles de l'autre monde.

Quelque temps après, ils se séparèrent, Ficino restant à son canonicat de Florence, et Mercati, retournant dans sa famille, à Saint-Miniato, ville assez éloignée de la première.

Tous deux passèrent un long temps sans se revoir.

Or, un soir de l'année 1491, Michel Mercati, bien éveillé, s'occupait de ses études philosophiques, lorsqu'il entendit tout à coup le galop d'un cheval qui s'arrêta à sa porte. Il ouvrit sa fenêtre et vit un personnage vêtu de blanc, monté sur un cheval de même couleur, qui lui cria :

— Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre monde.

Mercati reconnut son vieil ami Marsilio Ficino. Il le pria de s'arrêter. Mais le cheval reprit sa course, et bientôt il ne le vit plus.

Il envoya aussitôt à Florence un domestique sûr, qui lui rapporta le surlendemain la mort de Ficino, arrivée à l'heure même où l'apparition avait eu lieu.

Le cardinal Baronius, qui rapporte ce fait dans le cinquième volume de ses *Annales de l'Eglise*, déclare qu'il le tient du petit-fils de Michel Mercati, jeune savant, qui était alors protonotaire apostolique, et aussi recommandable par sa prudence et sa sincérité que par sa probité intacte.

* * *

Voici encore une histoire du même genre, qui est si connue que nous pourrions nous dispenser de la rapporter. Mais elle appuie ce qui précède.

Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précý, tous deux faisant la guerre, comme gentilshommes, tous deux dans l'âge de vingt-cinq à trente ans, et liés d'une étroite amitié, discutant un jour sur les choses de l'autre monde, se promirent aussi l'un à l'autre que le premier des deux qui mourrait viendrait éclaircir son ami. Trois mois après, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où Louis XIV faisait la guerre. Le marquis de Précý resta

à Paris, arrêté par une grosse fièvre. Six semaines plus tard, sur les six heures du matin, il entendit tirer ses rideaux. Il se tourna pour voir qui venait à lui et reconnut le marquis de Rambouillet. Il sauta de son lit et voulut se jeter à son cou, dans la joie que lui causait son retour. Mais Rambouillet, reculant, lui dit :

— Ces caresses ne sont plus de saison. Je ne viens que m'acquitter de la parole que je vous ai donnée.

J'ai été tué hier, et je sais maintenant que tout ce qu'on dit de l'autre monde est très-certain. Je viens donc vous exhorter à vivre autrement que par le passé, et vous dire que vous n'avez pas de temps à perdre, parce que, vous aussi, vous serez tué dans la première affaire où vous vous trouverez.

Précý s'avança vers son ami, qu'il croyait vouloir l'abuser ; mais il ne toucha rien de palpable. Cependant Rambouillet, le voyant incrédule, lui montra à ses reins la plaie qui l'avait tué et qui paraissait saigner encore. Après quoi il disparut.

Effrayé et consterné, Précý sonna ses domestiques, et toute la maison accourut ; il conta ce qui venait d'avoir lieu, et vit avec peine qu'on attribuait sa vision à la fièvre et qu'on la regardait comme ce que nous appelons une hallucination. Son aventure bientôt se divulgua. Mais ce ne fut que cinq jours après que la poste arriva de Flandre. On n'avait alors ni chemins de fer, ni télégraphes électriques. Les nouvelles positives confirmèrent ce que Précý avait annoncé, la mort de Rambouillet et sa blessure.

Quoique beaucoup crussent que la vision de Précý pouvait bien être réelle, on s'efforça de lui persuader, par les pressentiments et les sympathies, qu'il n'y avait rien là de surnaturel, et que ce qu'il avait vu n'était qu'un songe qu'il avait fait éveillé. Il paraît qu'on parvint à le rassurer au point qu'il reprit du service, et à la première bataille où il assista, il fut tué comme son ami l'en avait prévenu.

H. V.

(Extrait des *Légendes de l'autre monde*, par Collin de Plancy, approuvé en 1862 par Pierre-Louis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.)

Communications.

UN ATHÉE.

Médium, mademoiselle S.....

M. X..., homme excellent, charitable, bon père de famille, est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Toute sa vie il avait non-seulement professé la plus profonde indifférence pour la religion et ses maximes, mais il avait toujours nié Dieu et s'était

souvent plu à tourner en ridicule les personnes pieuses et croyantes; il a pu, parfois, faire naître en elles le doute, et leur ôter de suprêmes consolations. Toute sa vie il s'était parfaitement porté, il avait demandé le genre de mort qu'il a eu.

Toutes les vertus privées lui étaient familières; il avait été bon frère et ami dévoué. L'être qu'il a le plus aimé, c'est sa femme; il la préférait à ses enfants, il le disait à haute voix. Son affection avait même quelque chose de tyrannique; il ne pouvait se passer d'elle, et quand elle montait quelques minutes dans sa chambre, il l'appelait tout de suite, ne voulant pas rester seul. La solitude lui était si à charge que si sa femme avait une sortie à faire, une petite absence, il ne mangeait plus chez lui et restait avec ses amis toute la journée.

Il a été évoqué chez madame Pajol, médium, qui ne pouvait avoir de son moral qu'une excellente opinion d'après ce qu'on lui avait dit, car elle ne le connaissait nullement.

Cette dame est médium parlant; aussitôt l'évocation faite, l'esprit se manifeste par des plaintes et l'expression de souffrances que le médium ressent lui-même si fortement, qu'il se tord et se frotte la poitrine. L'Esprit, parlant par sa bouche, s'écrie : Au secours ! j'étouffe ! que me prend-il donc ? j'étouffe ! mais j'étouffe !... ah ! que je souffre !... mais comment cela se fait-il ? Je suis ici, debout, et voilà mon corps à terre (le médium reproduit tous les gestes). — Que veulent-ils de moi ? ils emportent mon corps... Ah ! des cris, des pleurs..., je n'y comprends rien... ils me font mal... je m'éloigne de tout ce qui se passe ici... mais je rêve... c'est un affreux cauchemar... à peine si je vois mon corps... je suis dans l'obscurité.

D. — Mademoiselle S... lui dit : Ne me reconnaissez-vous pas ? je suis Stéphanie.

R. — Ah ! c'est vous ! Vous êtes venue me voir dans ma prison. Pouvez-vous me dire pourquoi on m'a séparé si brusquement de ma femme que j'aimais tant ?... De tout le monde ?... pour me mettre dans une prison obscure où il n'y paraît jamais un rayon de soleil ?

D. — Vous avez quitté la terre et vous êtes mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante comme vous le désiriez. Est-ce que vous ne vous le rappelez pas ?

R. — Je ne me rappelle que de mes souffrances. Pourquoi suis-je en prison ?

D. — Vous n'êtes pas en prison; vous êtes mort; ou pour mieux dire vous êtes spiritualisé; vous êtes Esprit. Quand vous étiez sur la terre, vous disiez que l'âme et le corps mouraient ensemble; vous avez quitté la terre et cependant vous voilà au milieu de nous.

R. — Comment, au milieu de vous ? vous êtes dans ma prison ;

car moi, je ne me suis pas dérangé ; c'est bien vous qui êtes venu me voir ; car croyez-le bien, j'ai trop de chagrin pour aller voir le monde. Que je suis maigri ! j'ai tant de chagrin d'être dans cette prison sans voir personne !

D. — M. L..., un des assistants. Si j'osais, je vous donnerais un conseil.

R. — Je ne vous connais pas ; mais donnez toujours.

D. — Ce serait d'élever votre âme vers Dieu pour qu'il vous éclaire dans votre situation.

R. — Dieu..., toujours Dieu... Laissez-moi tranquille..., il n'y a pas de Dieu... L'avez-vous vu pour en parler, vous qui voulez me donner des conseils ?

D. — Dieu se manifeste à nous en toutes choses : Qui donc a organisé tout dans la nature ? D'où vient cette harmonie si parfaite qui existe en tout depuis le brin d'herbe jusqu'à l'arbre ? Tout prouve une intelligence supérieure à l'homme, et cette intelligence, c'est Dieu.

Mademoiselle S... ajoute : Mon père a fait tout ce qu'il a pu pour vous faire changer d'idées ; mais vous vous moquiez de lui.

R. — Oui, c'est un bon ami que j'aime, mais il ne peut me prouver qu'il y a un Dieu. Qu'il me le prouve et j'y croirai.

D. — De votre vivant vous ne vouliez pas croire à l'immortalité de l'âme, et cependant, vous le voyez, vous avez quitté la terre et nous causons ensemble ; votre corps seul est mort.

R. — Si ce que vous dites est vrai, si je suis mort, si l'âme ne meurt pas, pourquoi suis-je dans une prison, privé de lumière ? Je n'ai fait de mal à personne ; pourquoi suis-je dans l'obscurité ?

D. — Dieu étant le grand foyer de la lumière et de la vérité, vous êtes dans l'obscurité parce que vous refusez de croire à lui.

(L'Esprit ne répond pas.)

D. — Mademoiselle S... Nous vous regrettons, nous vous pleurons et nous déplorons surtout que vous ayez quitté la terre dans vos malheureuses idées. Nous viendrons vous voir, mon père et moi, ainsi que votre fils.

R. — Venez, vous me ferez du bien ; je suis si malheureux ; vous me consolerez. Je vous ai bien contrarié St..., je vous aimais cependant bien, vous et votre père. Venez me voir.

VARIÉTÉS

LE DÉSIR D'ÊTRE UTILE.

Au pied d'une montagne aux flancs abrupts et pittoresques, aux croupes verdoyantes et arrondies, se trouve un énorme rocher.

Nul ne sait combien de siècles se sont écoulés depuis que, roulant des hautes sommités, il s'est arrêté sur la dernière pente, y restant suspendu dans un équilibre merveilleux. Toujours est-il que, protégé par l'ombre des grands bois, il s'est peu à peu revêtu de mousses veloutées et de guirlandes naturelles, les plus charmantes qui aient jamais orné un vieux bloc noirci par le temps. Des plantes alpestres croissent dans ses anfractuosités et penchent curieusement leurs fleurs parfumées au-dessus d'une petite source qui, sortant d'une grotte voisine, contourne doucement le rocher en lui murmurant un mot d'amitié, puis va se perdre, à quelque distance, dans un large fleuve au cours rapide, aux flots tumultueux.

Notre source est un humble filet qui glisse capricieusement à travers les bois, une colombe pourrait s'y baigner sans trop mouiller ses ailes, mais rien n'égale la fraîche pureté de ses eaux.

Cependant autrefois, à l'heure où la lune laissait tomber ses blancs rayons dans la clairière jusque sur le rocher moussu, et tandis que le rossignol accompagnait de ses premières modulations les harmonies nocturnes de la montagne, la brise, en passant dans les branches, répétait tout doucement les plaintes du ruisseau.

Hélas! disait celui-ci, quelle injustice préside à nos destinées!

Tandis que ce fleuve immense va parcourir des pays lointains, embellissant les vallées par son cours majestueux, répandant la fertilité dans les campagnes et l'abondance dans les villes; moi, pauvre petite source inconnue, je coule en des lieux ignorés; ma surface assombrie reflète constamment les mêmes objets; nul ne vient visiter mes bords; mon cours est inutile au monde; et mes eaux, en se versant dans le grand fleuve, n'en augmentent pas même le volume... A quoi bon sortir de ma grotte? Mieux vaudrait pour moi ne pas exister! Et le murmure monotone de l'eau sur les cailloux se joignait au bruissement des feuilles pour dire au vent du soir: « Oui, vraiment, mieux vaudrait ne pas exister. »

Cependant la lune caressait d'une lueur mélancolique le vieux rocher et ses girandoles d'églantine et semblait prendre plaisir à faire miroiter par places les petites vagues du ruisseau, si bien que ce lieu était, comme toujours, le plus charmant du monde.

Or, un matin, une jeune fauvette vint se poser aux branches d'un grand sapin, et, se balançant sur le rameau flexible, elle lança vers le ciel ses notes matinales si pures et si joyeuses. Restez, chantait-elle, oh! restez sous l'épaisse feuillée, petits oiseaux et douces fleurs des bois! Ici règnent la paix, l'harmonie et la sécurité. J'ai vu le fleuve furieux engloutir le pêcheur et sa légère em-

barcation ; j'ai vu ses eaux terribles monter, monter, couvrir la plaine, la ravager et ne laisser sur son passage que ruine et désolation.

Alors tout effrayée je me suis enfuie vers nos ombrages solitaires et j'ai chanté :

« Bénie sois-tu, petite source qui désaltères le chevreuil sans
« jamais l'entraîner et ne submerges point les plantes dont tu rafraîchis les racines !

« Le jeune pâtre, las de poursuivre sa chèvre fugitive, peut,
« sans danger, s'endormir sur tes bords, et nos chères couvées,
« en sortant du nid, viennent se désaltérer dans ton onde. »

A ce moment, les bruyères, les clochettes bleues, les pâquerettes étoilées, ouvraient leurs corolles aux premiers rayons du soleil ; le vieux rocher laissait flotter ses guirlandes vivifiées par la fraîcheur de l'eau ; la brise matinière agitait doucement feuilles et fleurs, et tous ensemble disaient :

« Bénie soit la petite source inconnue que la Providence a
« placée ici pour le bonheur des plus humbles créatures auxquelles
« son infinie bonté ait accordé l'existence ici-bas ! »

Les vagues lumineuses de l'aurore planaient sur cette scène alpestre et des voix subtiles dans leur harmonie entonnaient les louanges du Dieu d'amour qui appelle tout élément à un développement indéfini de vie consciente.

Alors le ruisseau, tout heureux de se savoir utile, bondit plus vivement sur son lit de gravier et joignit un gai murmure aux mille voix de la montagne, pour remercier Celui qui prend un soin fidèle de toute son œuvre et devant Lequel rien, dans l'Univers, n'est trop grand ni trop petit.

M^{me} DUFAURE.

POÉSIE SPIRITE

AZOR ET LE MENDIANT

Fable

Je vous présente Azor..... Je ne saurais mieux faire.
Son œil intelligent respire la bonté.
Il pourrait au besoin, étaler pour vous plaire,
Ses talents de société.

Mais savez-vous pourquoi je l'estime et le loue ?
C'est qu'il remplit sa tâche, enfermé dans sa roue.
C'est là qu'il faut le voir, à jeun le plus souvent
Pour servir un maître qu'il aime,
S'élançant, rouler sur lui-même,
Retomber et jeter ses pattes en avant.

Un jour il mangeait dans sa niche
Le pain, de ses labeurs salaire mérité.
Un mendiant passa : — « Te voilà, beau caniche,
« Je devrais du bâton rabattre ta fierté ;
« Tu baisses, noble chien, la main qui te caresse,
« Qui te donne de bons morceaux.
« Pour moi... le froid dédain, ce regard qui me blesse...
« Ce brouet qu'on jette aux pourceaux !
« Cela ne peut durer. » — « Ami, pas d'insolence,
« Lui répondit Azor, et sans déguisement ;
« La pitié qui te fuit, ce dédain qui t'offense
« Sont de tes jours passés le juste châtement.

« Moi, je tiens du travail mes titres de noblesse.

« Tu croupis dans la fange et dans l'oisiveté.

« Travaille!..... et de ma bouche apprends que la paresse
« Est la mère du vice et de la pauvreté. »

L'ESPRIT FRAPPEUR.

CE QUE ME DIT LA RAISON

Chaque homme doit se dire : J'étais le Créateur, puissé-je
le redevenir!

LES VÉDAS.

Jésus leur repartit : N'est-il pas écrit dans votre loi :
J'ai dit que vous êtes des dieux?

SAINT JEAN, chap. X.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

A. DE LAMARTINE.

Je suis; le monde existe, et quoi qu'on puisse dire,
A moins que mon esprit ne fût dans le délire,
Je ne douterai pas de ces deux vérités.
Il est triste de voir des hommes entêtés
A vouloir démontrer l'évidence et de rage
De n'y point réussir, la nier. Il est sage
De ne pas contester que quelque chose soit
Sans démonstration. Ce quelque chose doit
Servir à démontrer le reste : la logique
Veut un point de départ. Ce point, cela s'explique,
Précédant tout, ne peut avoir de précédent.
Donc je suis, le monde est, et je marche en avant.
Dans le monde je vois le minéral, la plante,
La bête, et gravissant cette échelle ascendante,
J'arrive à l'homme; en lui je trouve la raison
Qui fait de lui le roi de la création.

L'animal a l'instinct, même l'intelligence,
La plante l'organisme, et la simple adhérence
Est chez le minéral; l'homme résume tout;
Il veut tout pénétrer, arriver jusqu'au bout,
Monter, monter toujours, dans son ardeur extrême;
Savoir ce qu'est le monde et ce qu'il est lui-même;
S'ils sont fils du hasard ou bien enfants de Dieu;
Si l'atome tournant dans l'immense milieu
Les fit sans le savoir, ou s'ils eurent pour père
Un être intelligent qui voulut bien les faire;
S'il est un bien, un mal, si de l'autre côté
Se trouve le néant ou l'immortalité.

Ainsi, sans paix ni trêve, une force invincible
Le pousse à s'occuper du problème terrible,
De l'univers, de Dieu, de l'être, du néant,
De substance, de fond, de forme, d'accident.
Il faut qu'il sache enfin du démon ou de l'ange
Lequel des deux l'attend au sortir de son linge;
S'il doit fouler du ciel les sentiers radieux,
Ou bien du sombre enfer les gouffres odieux.

Il a raison : c'est là l'affaire principale;
Aucune, en importance, à mon sens, ne l'égale.
Mais il faut, pour atteindre au but tant convoité,
Procéder avec ordre, avec simplicité;
Consulter la raison froide, attentive et lente,
Et non la fantaisie enthousiaste, ardente;
Bien définir d'abord : avant tout la clarté;
Le vrai vit de lumière et non d'obscurité.

Loin de suivre cet ordre, en des efforts suprêmes,
Entassant follement systèmes sur systèmes,
Ossa sur Pélion, espérant y voir mieux,
Dans sa marche en avant, l'homme a fermé les yeux.
Pour des réalités prenant les apparences,
Changeant les attributs, les modes en substances,
Faisant du néant l'être et de l'être un néant,
Dès lors il est allé dans l'ombre se heurtant
A des fantômes vains, absurdes, à l'espace,
A l'infini, croyant au multiple qui passe,
Niant l'un éternel, se nourrissant de mots,
Sans savoir s'arrêter à ce sage propos
De s'abstenir, prudent, devant l'inexplicable,
De ne prétendre point à sonder l'insondable.

Procédons autrement. Voyons, il est un tout.
Au-delà de ce tout, il n'est rien, et le bout
Existe quel qu'il soit. Donc c'est une chimère
Que l'espace infini : la conséquence est claire,
Elle porte plus loin : l'infini n'est en rien,
Car il exclut le tout, que l'on s'efforce en vain

De comprendre, il est vrai, mais que force est d'admettre
Ou bien à la partie il faut refuser l'être,
Tout nier, et le monde et soi-même. On admet
Le composé, le nombre, et pourtant on voudrait
Nier le composant, puisqu'on fait la matière
Divisible sans fin. Si l'unité première,
L'atome ou la monade est un pur être abstrait,
La base manque au monde, il croule, il disparaît.

Mais l'atome qu'est-il? D'où vient-il? De lui-même,
Du rien ou de Celui qu'on nomme Être-Suprême?
Fit-il, sans le savoir, le monde? Inconscient,
Est-il le créateur de l'être intelligent?
Si Dieu le fit, prit-il dans sa propre substance,
Ou bien demanda-t-il au néant son essence?

Le néant n'étant rien ne saurait rien donner,
Car rien ne vient de rien pour qui veut raisonner.
Rien ne retourne à rien non plus; dès lors l'atome
Devrait être éternel. Mais on ne voit pas comme,
Sans sentir, sans vouloir, sans comprendre, il aurait
Créé l'être qui sent, comprend et veut, et fait
L'univers dont le plan confond l'intelligence
La plus vaste, et qu'il faut admirer en silence.
Non, cela ne se peut; l'Intelligence doit
Avoir créé le monde et tout ce qu'on y voit
De matière ou d'esprit, osons le reconnaître.
L'Intelligence est Dieu. Mais Dieu que peut-il être?
Est-il un être à part, isolé, sans rapports
Avec l'âme sentante et l'élément des corps?
Ou bien faudrait-il voir en eux trois apparences,
Trois états d'un même être, et non pas trois substances,
Trois êtres différents? C'est une question
Qu'il nous reste à traiter, et sa solution
Nous donnera le mot de l'énigme suprême.
Le même seul est apte à connaître le même,
A dit l'antiquité : deux êtres différents
Ne sauraient l'un sur l'autre agir en aucun sens.
Pour qu'en tout son éclat le vrai puisse apparaître,
Ajoutons : l'être doit être identique à l'être.
Peut-il être, en effet, moins un tiers, moins un quart,
Ou bien posséder l'être et de plus une part?
Il est entièrement ou pas du tout; l'étude
Nous convainc que de l'être il a la plénitude
Ou bien qu'il n'en a rien. Le simple est donc parfait,
En puissance du moins, sinon en acte, en fait.

(A suivre.)

V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE

ÉTUDE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL, PAR M. DE FLEURVILLE.

Dans son étude du magnétisme animal, l'auteur explique clairement et brièvement ce qui se passe dans le phénomène du somnambulisme. Il indique avec certitude tout ce qui peut paralyser ou développer, faciliter la lucidité des personnes endormies, ou plutôt, comme il le dit, somnambulisées.

Ses études sérieuses et sa longue expérience lui ont permis de découvrir et de signaler une partie des causes d'erreurs commises dans les révélations ou les prévisions des somnambules les plus clairvoyants.

Ce livre est un recueil de faits intéressants, utiles, fort instructifs ; à chaque page, on trouve des citations, des observations fort remarquables que chacun lira avec intérêt. Ce petit ouvrage de 170 pages in-8° plaira beaucoup, et l'on reconnaîtra, après l'avoir lu, combien il est nécessaire à tout spirite de savoir magnétiser pour pouvoir soulager un parent, un ami souffrant, et attendre ainsi la visite du médecin, souvent rendue inutile.

Ce petit volume se vend chez Henry, éditeur, 13, rue de l'École-de-Médecine, et à la Librairie spirite, 7, rue de Lille, au prix de 1 fr. 50.

Nota. — Notre correspondant Tonœph nous fait remarquer qu'en ne publiant dans notre dernier numéro qu'une partie de sa dernière lettre, *Le Diable à Reynel*, nous avons par mégarde laissé subsister un dernier paragraphe que la partie retranchée pouvait seule expliquer. C'est juste, et volontiers nous lui en donnons acte.

AVIS

Nous connaissons tout le dévouement et l'intérêt que madame Collignon porte au Spiritisme ; le bien qu'elle fait en son nom pour le faire aimer, et surtout la profonde charité qui l'anime... Aussi regrettait-elle que la crèche maçonnique de Bordeaux refusât l'offre d'un berceau et d'un lit de camp, parce qu'elle désirait placer ce don sous le patronage spirite.

Madame Collignon nous apprend qu'elle a donné à la somme d'argent qu'elle avait recueilli la destination qui lui était primitivement réservée, mais sans indication d'origine. Elle a bien agi et nous la félicitons. C'est surtout aux spirites à faire la charité sans étiquette.

Vient de paraître : *le Livre des Esprits et celui des Evangiles*. Vol. de luxe in-16 sur papier fort, avec belle reliure et portrait-gravure d'Allan-Kardec. Prix : 5 fr. à la librairie, et 5 fr. 50 port payé.

Le Directeur-gérant : A. BOURGÈS.